

Dossier de Presse



théâtres en dracénie scène conventionnée dès l'enfance et pour la danse

D R A G U I G N A N

Automne et hiver - théâtre

mardi 13 février à 20 h 30

Rendez-vous > lecture de texte de Lars Norén autour du spectacle *Automne et hiver* par la Cie Hors champs le mardi 6 février : A 17 h à la section adulte de la médiathèque communautaire - A 18 h 30 au bar La Trappa.

Stage de théâtre avec le Théâtre des Lucioles

le samedi 10 et le dimanche 11 février de 14 h à 18 h

Ce stage est ouvert aux adultes à partir de 16 ans.

Tarif > 16 € (12 € pour les détenteurs de la carte " Libre saison ").

Possibilité pour les participants d'acheter leurs places pour le spectacle de la Cie à un tarif préférentiel : stage + une place adulte pour 32 €.

texte > **Lars Norén**

mise en scène, lumière et son >

Mélanie Leray et Pierre Maillet

Le Théâtre des Lucioles

théâtres en dracénie

scène conventionnée dès l'enfance et pour la danse

bd Georges Clemenceau - 83300

D R A G U I G N A N

T é l 0 4 9 4 5 0 5 9 5 0

F a x 0 4 9 4 5 0 5 9 5 1

w w w . t h e a t r e s e n d r a c e n i e . c o m

C O N T A C T P R E S S E F l o r e n c e D U B O U R G

T é l 0 4 9 4 5 0 5 9 4 6

Avec > David Jeanne Comello, Mélanie Leray, Catherine Riaux, Valérie Schwarcz
Traduction > Jean-Louis Jacopin, Per Nygren, Marie de La Roche (Le texte est publié à l'Arche Editeurs)

Régisseurs > Ronan Cabon et Sylvain Crozet

Production > Théâtre des Lucioles-Rennes, Echo Théâtre-Hédé.

Avec le soutien de > la Direction régionale des Affaires Culturelles de Bretagne, du Conseil Régional de Bretagne, du Conseil Général d'Ille-et-Vilaine, de la Ville de Rennes, de la Communauté de Communes de la Bretagne Romantique et de l'Adami.

Remerciements à > Mario Batista, Jocelyne Cabon, Helena Costelian, Sylvain Loret et Laure Mahéo.

La pièce - Synopsis

Le ciel scandinave transforme apparemment les conditions de la vie humaine, concentre les tensions et favorise les agressions à l'intérieur des maisons. Sous les toits, la guerre familiale éclate.

Ann et Ewa, sœurs que tout ou presque semble opposer, rendent visite à leurs parents. Le temps du dîner, on parle de choses insignifiantes, un dialogue de sourds que Norén conduit avec un humour implacable. Ann, mal-aimée et malheureuse, veut mettre fin au factice, déchirer le voile du mensonge. Qui tire les ficelles ? Que cache la façade ?

Victime et bourreau, elle force les autres, la sœur, le père qui boit et la mère qui domine, à rompre le silence. Pour Ann, la vérité est comme un cadavre lorsqu'on ne la montre pas.

« Ne pourrait-on pas continuer à garder le silence vingt-ans de plus ? » enrage le père. Impossible ce soir là. Chacun devra mettre à nu ses démons. *Automne et hiver* est dur, violent. Ce n'est pas le simple récit d'une crise familiale mais un texte plus universel qui oscille sans cesse entre l'ombre et la lumière, le mensonge et la vérité. Chaque personnage affronte entre autre sa propre mort et il n'y a aucune véritable issue. « Je ne me sens jamais comme ce soir, ça fait mal mais c'est sans doute bien. mais je ne peux tout de même pas tourner en rond et penser à ça en permanence, je dois bien vivre d'une façon ou d'une autre ».

Lars Norén.

Lars Noren - Un auteur prolifique aux multiples talents

« Le public et les acteurs doivent respirer ensemble, écouter ensemble. Dire les choses en même temps. Je préfère un théâtre où le public se penche en avant pour écouter à celui qui se penche en arrière parce que c'est trop fort ».

Lars Norén, Septembre 2002

• POETE

Comme beaucoup d'écrivains scandinaves, Lars Norén, né en 1944, a commencé par écrire des poèmes.

Son premier recueil (1963) porte un titre romantique *Lilas, neige*. Le deuxième, *Résidus verbaux d'une splendeur passagère*, écrit l'année suivante, fait entendre un autre son. Il est composé de poèmes éclatés, presque convulsivement maintenus ensemble à tel point que l'on a de la peine à les distinguer les uns des autres. Les images les plus inattendues s'affrontent, reviennent et se confondent dans le dégoût et le désespoir, mais sont aussi présentes la révolte et une farouche volonté de vivre.

A vingt ans, c'est l'hôpital psychiatrique, diagnostic : schizophrénie, traitement : hibernation et chocs électriques. Il ne cesse pas pour autant d'écrire. Après *Salomé, les sphinxes* (1968), composé de réflexions, de poèmes et de textes en prose où se retrouvent certains accents de ses premiers recueils, vient *Revolver* (1969) où surgissent les thèmes politiques. Dans *Poèmes solitaires* (1972), il s'agit de la vie quotidienne, solitaire et paradoxalement commune, absurde, détestable et merveilleuse. La forme se fait plus simple, plus fermement organisée, la parole est aussi plus abondante mais en même temps plus laconique, les images plus brèves acquièrent une nouvelle autorité. Les recueils de poèmes de Norén se suivent pratiquement tous les ans, le tout aboutissant à un émouvant poème d'amour, *Le coeur dans le coeur* (1980).

• ROMANCIER

Entre temps, Lars Norén s'est également essayé au roman, en publiant en 1970 *Les apiculteurs*. C'est l'image fiévreuse, amère et allègre, d'une jeunesse qui vit de petits vols, de filles, de drogue et de surveillance policière et sociale. Ce devait être le premier volet d'une trilogie.

Le deuxième *Au ciel souterrain* (1972) n'en est pas la suite mais un autre versant : au centre du livre, la relation homosexuelle entre deux garçons dont le plus dominateur vit également avec une fille qui se prostitue pour lui. Si l'écriture reste alerte et réaliste, comme dans le premier roman, la vision est obsessionnelle.

Le troisième volet de la trilogie n'a jamais vu le jour.

• AUTEUR DRAMATIQUE

En 1973, Lars Norén débuta comme auteur dramatique, avec *Le lécheur de souverain*, commande du théâtre Dramaten de Stockholm. Ce fut un échec, certainement douloureux pour l'auteur déjà très apprécié par toute une génération qui se retrouvait en lui. Peut-être avait-il tort de situer l'action au XVe-XVIe siècle, dans une Europe mi-italienne, mi-allemande et d'essayer d'en endosser les oripeaux. Peut-être ses visions et ses provocations, souvent assez crues, n'arrivaient-elles pas à passer la rampe. Pourtant lors de sa reprise à la fin des années 80, elle devint un succès à scandale.

Quoiqu'il en fût, Lars Norén revint quelques années plus tard au théâtre avec des pièces contemporaines, ancrées dans son autobiographie et soumises à l'éclairage particulier qu'il pouvait y apporter.

La première pièce de cette veine, *La force de tuer*, est signée en 1978 ainsi que *Acte sans pitié*. Elles furent publiées en 1980 avec une troisième pièce *Oreste*, jusqu'à présent son dernier retour à un monde mythique et historique.

Délaissant, du moins en apparence, poésies et romans, Lars Norén n'écrit plus que pour le théâtre, la radio ou la télévision, et sa production est abondante. Les pièces se suivent, procédant par légers décalages et présentant souvent, en apparence, des conflits identiques sous des éclairages un peu différents. Tout est à la fois indispensable et inéluctable et l'on atteint une sorte de « temps réel » mais d'un niveau supérieur, d'une intensité jamais relâchée, où chaque mot compte, apportant sa nuance et sa blessure. Ou alors, on pourrait dire que pour Lars Norén le temps n'existe pas.

Nouveau tournant dans l'oeuvre de Norén (certains journalistes écrivirent même que ce fut un tournant pour le théâtre suédois) : *Catégorie 3.1* (1997), épopée théâtrale traitant du côté sombre de notre société. Ce fut l'une des productions théâtrales les plus discutées dans la Suède des années 90, (également filmée pour la télévision suédoise). Norén sort des étroits cercles familiaux pour aller dans les rues de Stockholm où l'on trouve les plus démunis, ces voix qui ne sont jamais entendues dans la Suède moderne. Le théâtre de Norén devient « sociologique » : est abordée la tragédie des sociétés contemporaines, des bas-fonds et de la grande misère des métropoles occidentales.

Ce dialogue familier et agressif, tour à tour insinuant et brutal, ce dialogue de tous les jours, Norén en avait déjà capté dans ses romans, les tonalités « réalistes » - vocabulaire et rythme. Ici dans ses pièces, les premiers pas psychologiques aboutissent rapidement à un état visionnaire. Par ses allusions, ses pièges et ses attaques soudaines, ce langage est fait pour se retrouver en nous, dans notre parler quotidien, exprimé ou subconscient, et nous impliquer dans ce monde envoûtant que nous ne connaissons que trop bien : l'enfer.

2003 > Création de *Guerre* écrit et mis en scène par Norén

2004 > est prévu le dernier volet de la trilogie *Mourir de classe* (travail avec des réfugiés victimes de guerre).

• DIRECTEUR DE THEATRE

Lars Norén est directeur artistique du Riks Drama au Riksteatern depuis 1999. Le Riksteatern est le théâtre national itinérant suédois, il produit uniquement des spectacles en tournée. Il présente différents spectacles de théâtre (classique, moderne, pour enfants, pour un public de sourds et de muets etc.), de danse, musicaux. Le Riks Drama est l'une des « troupes » du Riksteatern.

Le Théâtre des Lucioles :

12 ans d'histoire rennaise

Historique de la Compagnie

Le Théâtre des Lucioles existe depuis 1994. Ses membres fondateurs sont tous acteurs, et viennent de l'Ecole du Théâtre National de Bretagne de Rennes, dont ils étaient la première promotion, sous la houlette de Christian Colin (1991/1994).

Dès la troisième et dernière année de formation, la question de créer une compagnie ou plutôt un collectif, émerge. L'envie de continuer à travailler ensemble, sans créer une compagnie exclusive et fermée, ni une communauté. Plutôt l'envie de défendre les différences, les univers, les qualités et les capacités de chacun, non pas un metteur en scène mais plusieurs selon les envies et les désirs, privilégier les rencontres, re-questionner les créations au fur et à mesure, et parallèlement au travail dans la compagnie pouvoir travailler ailleurs.

Dix ans plus tard l'esprit d'ouverture de la compagnie qui aurait pu être avorté assez vite a plutôt créé un dynamisme multipliant les spectacles et les propositions. En effet, depuis 1994, 23 créations ont vu le jour.

L'empirisme du choix des spectacles raconte aujourd'hui une histoire de la compagnie ; des thématiques ; un style ; un goût pour les adaptations ou les montages, pour l'écriture contemporaine ; une ouverture de plus en plus affirmée vers d'autres domaines artistiques : l'image, la musique, l'art plastique ; une fidélité envers des auteurs (Fassbinder, Copi, Leslie Kaplan.), Et le cercle des Lucioles s'est agrandi : d'autres acteurs, musiciens, techniciens, créateurs accompagnent les différentes créations.

Depuis sa création, le Théâtre des Lucioles est implanté à Rennes. La compagnie est soutenue par la Direction Régionale des Affaires Culturelles de Bretagne, le Conseil Régional de Bretagne, le Conseil Général d'Ille-et-Vilaine et la ville de Rennes.

DERNIERES CREATIONS

2005 *La Tour de la Défense* de Copi

Mise en scène : Martial Di Fonzo Bo

Oedipe d'après Sophocle, Sénèque, et Berkoff, Kaplan, Gabily

Mise en scène : Martial Di Fonzo Bo

2004 *L'enfant prolétaire* de Osvaldo Lamborghini

Mise en scène : Matthias Langhoff

Mes jambes, si vous saviez, quelle fumée... à partir de l'oeuvre de Pierre Molinier

Conception : Bruno Geslin

- 2003 *Les ordures, la ville et la mort* de Rainer Werner Fassbinder
 Mise en scène : Pierre Maillet
Munequita ou jurons de mourir avec gloire de Alejandro Tantanian
 Mise en scène : Matthias Langhoff
- 2002 *Duetto* à partir d'écrits de Valère Novarina et Rodrigo Garcia
 par Frédérique Loliée, Elise Vigier, Bruno Geslin
Borges de Rodrigo Garcia
 Mise en scène de Matthias Langhoff

Signalons que la Scène nationale accueille Le Théâtre des Lucioles pour la deuxième fois. La compagnie y a présenté « Duetto » et « Mes jambes, si vous saviez, quelle fumée. » pour la création en 2004.

Les metteurs en scène

MELANIE LERAY

Après l'école du Théâtre National de Bretagne et jusqu'en 1997, elle travaille comme actrice avec le Théâtre des Lucioles. Au Théâtre elle a travaillé avec Christophe Lemaître, Jean Deloche, Gilles Dao et François Rancillac. Au cinéma, elle a tourné avec Manuel Poirier (prix du Jury du Festival de Cannes 1997), Xavier Beauvois, Marion Vernon, Benoît Jacquot, Roch Stephanik, Christophe Jacrot et Pascale Breton. Elle a tourné dans de nombreux courts-métrages et obtient en 2001 le Lutin de la meilleure actrice pour « Les filles du 12 » de Pascale Breton. Elle tourne également pour la télévision des films avec Edouard Niremans, Lou Genet, Hervé Baslé, Jean Larriaga, Claude D'Anna, Pierre Sisser, David Delrieux, Florence Strauss. Elle a continué le travail commencé au Centre Pénitentiaire de Rennes avec le Théâtre des Lucioles et met en scène en 2000 et 2001 deux spectacles avec des femmes de la prison et des artistes extérieurs : « Voir et être vu » et « J'étais dans ma maison et j'attendais . » d'après le texte de Jean-Luc Lagarce. Elle a assisté Marcial Di Fonzo Bo à la mise en scène de « L'Excès-L'Usine » de Leslie Kaplan au Théâtre National de Bretagne en 2002.

PIERRE MAILLET

Avec Le Théâtre des Lucioles, il met en scène « Preparadise sorry now » de R.W. Fassbinder(1995) qui remporte le Grand Prix du Jury Professionnel du festival "Turbulences" au Maillon de Strasbourg , « Igor et Caetera. » de Laurent Javaloyes (2001) et « Les ordures, la ville et la mort » de R.W. Fassbinder (2003). il co-met en scène avec Marcial Di Fonzo Bo « Et ce fut. » en 1997 (dans le cadre de la résidence du Théâtre des Lucioles au Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis); deux co-mises en scène avec Laurent Javaloyes : en 1998 « Le poids du monde-un journal » de Peter Handke et « La maison des morts » de Philippe Minyana en 1999 ; « Copi, un portrait » avec Marcial Di Fonzo Bo et Elise Vigier, projet mené à trois de 1998 à 2000. Il est également comédien dans de nombreuses créations des Lucioles. Parallèlement à son travail avec les Lucioles, il a été assistant de Giorgio Barberio Corsetti sur « Le Château » de Franz Kafka en 1996 ; et a mis en scène dans le cadre des Transmusicales 99 de Rennes « La chanson du zorro andalou » de Théo Hakola, « L'Opéra des gens » au Théâtre Antoine Vitez et « Du sang sur le cou du chat » de R.W. Fassbinder pour la Comédie de Saint-Etienne. Il a également joué avec Christian Colin et Laurent Sauvage.

Notes de mise en scène

La famille n'est pas l'univers clos, privé, protégé, comme on voudrait nous le laisser penser ; ni cette valeur refuge décrite par les politiques, pour en pleurer la disparition ou en chanter le renouveau. C'est un lieu poreux où se cristallisent les rapports de forces qui traversent nos sociétés, entre hommes et femmes, entre classes sociales, entre générations : un lieu où se nouent les inégalités.

A travers ce dîner aux apparences ordinaires, d'une famille ordinaire, Lars Norén décrit de manière cruellement réelle tout un pan de nos sociétés capitalistes et aborde des thèmes comme celui de l'argent, l'éducation, l'alcoolisme, l'inceste, la folie, les médicaments, l'adoption... La mémoire y est abordée de manière très forte : la mémoire familiale. Ann puis les autres membres de la famille mobilisent leur passé, le confrontent aux autres et tentent de lui donner le sens qui les arrange... Cette mémoire forcément est fugitive et soumise aux caprices de la réminiscence.

"La seule vérité c'est la mémoire mais la mémoire est une invention."
 (M de Olivera pour le film Lisbonne Story réalisé par W Wenders.)

« La table comme une embarcation instable, la table dit tout, montre tout, les humeurs, les rires, les pleurs, les lois édictées, le jeu des soumissions et des dominations. Dons et contre dons. Goût et dégoût. Drames et joies. Paroles et silences. La table théâtralise les enjeux et les jeux de l'échange. Partage de la même nourriture.

Instauration d'une même conversation ou d'un même silence.

Consensus plus ou moins harmonieux. Théâtre d'affrontements plus ou moins douloureux. »

Anne Muxel

Le décor, le son, la lumière adaptables absolument partout et en très peu de temps : une table, quatre chaises, deux fauteuils, des lampes, une télévision, une "camera familiale", des photos de famille, de la nourriture, du vin, des alcools et des cigarettes. La pièce se déroule au cours d'un repas, en temps réel. Elle est scandée, rythmée, comme un découpage dramatique invisible par l'entrée, le plat principal, le dessert, le café, le digestif, le porto.

Etablir une promiscuité avec le public pour tenter de réduire le plus possible la frontière confortable entre spectateurs et acteurs. Une caméra et un écran de télévision pour aider par instant à se rapprocher des acteurs et y lire, comme avec une loupe, des informations supplémentaires.

"Le public et les acteurs doivent respirer ensemble, écouter ensemble. Dire les choses en même temps. Je préfère un théâtre où le public se penche en avant pour écouter à celui qui se penche en arrière parce que c'est trop fort."

Lars Norén

La presse

Sur un nerf de famille

Libération 3 mars 2006

Théâtre. "Automne et hiver" de Lars Noren à la Bastille.

Ils sont déjà à table lorsque les spectateurs prennent place. La mère, le père et les deux filles. Il y a du vin dans les verres. Et, comme dans tous les repas de famille, ça parle dans tous les sens. Le décor est celui d'un intérieur bourgeois standard : un canapé avec, sur une petite desserte, un service à café, des lampes, une grande table, deux téléviseurs...

Tout est blanc et chaque élément du mobilier porte encore l'étiquette avec le prix, jusqu'à la photo de paysage. On se croirait dans la vitrine d'un grand magasin. Et quand on tend un peu l'oreille, on se rend compte que la conversation des quatre personnages se répète depuis un moment.

Une bonne idée qu'ont eue Pierre Maillot et Mélanie Leray, qui signent avec "Automne et hiver", du dramaturge suédois Lars Noren, un spectacle différent de ceux auxquels les Lucioles nous ont conviés jusque-là. Notamment "Eva Peron", qui se joue juste avant dans la grande salle du théâtre de la Bastille. Cette entrée en matière, façon générique, dans la violence familiale fait rétrospectivement sens avec la fin du texte. Où, après s'être lancé les pires vacheries à la figure, chacun repart comme il était venu et reviendra sûrement. Seul. Comme s'il pouvait se dire les choses les plus terribles sur la scène familiale sans que sa géométrie en soit affectée, même si chacun s'en trouve un peu ébranlé.

La dernière scène qui prend le temps de finir avec le père qui regarde les photos et la mère en ombre chinoise qui se démaquille comme chaque soir nous laisse dans un drôle d'état de désolation. Et assez remué par ce théâtre qui vient farfouiller dans nos histoires de famille, d'autant qu'il se joue en grande proximité avec les spectateurs. Le contenu, quand il plonge dans le psychodrame, peut rebuter et les personnages sembler caricaturaux, sans que cela apparaisse clairement comme un parti pris de l'auteur.

Mais, par moments, le texte s'échappe du réalisme un peu comme chez Ibsen, auquel le texte fait d'ailleurs référence pour partir heureusement en vrille. C'est ce que Pierre Maillot et Mélanie Leray nous font très bien entendre par l'espace hyperstandardisé qui contraste avec un jeu incarné, presque classique. Il n'y a plus ces masques et ces perruques qu'affectionnent d'ordinaire les Lucioles. Mais, au contraire, l'apparence d'une normalité à peine soulignée. Catherine Riaux, qui interprète la mère, force joyeusement le trait de la monstruosité, tout en maniant la nuance et opère ainsi une mise à distance salvatrice.

Maïa Bouteillet

Automne et Hiver.

Télérama sortir 15 mars 2006

Ecrivain des pugilats verbaux, le Suédois Lars Norén a livré, avec "Automne et hiver", une pièce étonnamment troublante. Sans doute parce qu'elle se situe au cours d'un de ces repas de famille connus de tous, où les répliques s'échangent comme des coups. Les deux metteurs en scène font preuve d'un si subtil savoir-faire scénique qu'ils arrivent, comme le faisait le cinéaste Thomas Winterberg dans "Festen", à donner aux spectateurs le sentiment d'observer un fragment d'humanité par le trou d'une serrure. La différence, de taille, est qu'aucune certitude ici ne se fait jour. Qu'ils puisent en eux des réserves d'agressivité comme le fait la cadette de la tribu ou tentent, à l'image de la mère, de minimiser les conflits, les comédiens jouent avec une conviction qui emporte les suffrages.

Douceur et toxicité des familles

Le Figaro Lundi 13 mars 2006.

Comment expliquer la profonde emprise qu'exerce ce spectacle et sur l'esprit et sur le corps ? Comment vous convaincre que la lenteur feutrée de ce qui se joue ici est la meilleure traduction possible de ce qu'a écrit Lars Noren ? Difficile. C'est un parti d'une audace profonde qu'ont choisi les metteurs en scène de cette pièce pour quatre personnages "Automne et hiver". Mélanie Leray - qui interprète la plus jeune des filles, Ann - et Pierre Maillat - qui joue dans "Eva Peron" de Copi, mise en scène et interprétation de Marcial Di Fonzo Bo - ont opté pour une saisie radicale d'un texte qui a été fortement réduit sans rien perdre de sa densité. Une heure cinquante quand, sans coupes, il faudrait sans doute plusieurs heures.

Ils sont gonflés, ces artistes des Lucioles et leur maîtrise du plateau, leur intelligence de ce que peut le théâtre, est absolument magnifique.

Une soirée chez papa et maman. Il est médecin (David Jeanne-Comello). Il y a en lui une lassitude sensible, une douceur en même temps. Il est très silencieux. Elle vit sa soixantaine avec des allures de petite fille (Catherine Riaux) et rivalise avec ses deux enfants, Ewa, l'aînée, (Valérie Schwarcz), grande, rousse, ferme, maîtresse d'elle-même, peut-on croire. Mais blessée. Et Ann (Mélanie Leray), frêle comme une adolescente, douloureuse, petite fée qui lance ses cris et soupire, comme dans Nerval. Elle a un petit garçon qui ce soir-là est avec son père. Elle est la benjamine. Elle a des questions à poser.

Tout est calme, feutré. Trop. Les paroles sont chuchotées, mais dans la petite salle de la Bastille, là-haut, on entend bien les voix qui montent peu à peu. Une fin de dîner. Lorsque le public pénètre, les interprètes sont déjà là. Il y a encore des étiquettes sur les meubles. On dérangerait presque. Plus tard, c'est à nous que s'adresseront les protagonistes, las de cette partie intime dont on peut penser qu'elle est une crise, mais qui est en fait, on le comprend à la fin, la scène toujours recommencée du "ni avec vous ni sans vous" de l'enfermement sinon de l'enfer familial. On se jette à la figure des mots atroces, mais on se raccompagne en voiture, tranquilles, tandis que maman se démaquille et que papa écoute Léo Ferré.

C'est magnifiquement écrit, sur le mode du désespoir qui ne juge pas. Toutes les histoires de famille se ressemblent et lorsque l'on fouille dans les boîtes de photographies, chacun se reconnaît.

C'est vénéneux. Toxique. Un poison nous envahit. On ne lutte pas. On renoue avec ses propres gouffres. C'est admirablement joué par ce quatuor époustoufflant - mais qui n'est que retenue, profondeur, précision dans les petits gestes du repas, des souvenirs partagés. Parfois ils sont épouvantables. Ce que montre Lars Norens, très bien traduit par Jean-Louis Jacopin, Per Nygren, Marie de la Roche, c'est l'amour qui circule ici, très particulier. Revers avec haine, mais amour. C'est très beau.

Armelle Héliot.

Les abîmes d'une famille en crise.

Le Monde 10 mars 2006.

A la Bastille, "Automne et hiver", du Suédois Lars Noren est portée par des comédiens et une mise en scène irréprochables. Le père, la mère et leurs deux filles. Une famille ordinaire. Quand nous arrivons, nous, spectateurs, dans la petite salle du Théâtre de la Bastille où se joue "Automne et hiver", de Lars Noren, ils sont déjà là, attablés pour le dîner, dans l'appartement des parents qui ressemble aux pages du catalogue publicitaire d'une grande enseigne de meubles suédoise. Nous arrivons en cours de route, en cours de conversation, alors que la soirée a déjà commencé. C'est nous qui allons rentrer doucement dans leur intimité, et cela, mine de rien, a toute son importance. Ewa et Ann, les deux soeurs que tout semble opposer, sont en visite chez leurs parents. Ewa a 43 ans, pas d'enfant, ce qu'on appelle une bonne situation et le mode de vie qui va avec. Elle est vêtue d'une de ces tenues signées "créateur chic et branché", qu'elle porte comme un uniforme. La cadette, Ann, 38 ans, est nettement plus "grunge", avec sa minijupe et ses bottes de moto : elle travaille comme serveuse dans un bar pour homosexuels et élève seule son fils, John.

THÉÂTRE INTIME DES DÉSIRES

Comme le dira la mère, Margareta, éternellement jeune dans son jogging en velours éponge fuchsia, que couronne un foulard siglé porté comme un étendard : "une famille saine, sportive, sans disputes ni problèmes, Dieu merci..." Bien sûr, tout va rapidement déraiper. Sinon, on ne serait pas au théâtre, et surtout dans le théâtre de Lars Noren, ce Suédois de 62 ans, un des meilleurs auteurs d'aujourd'hui qui, bien dans la lignée de ses grands prédécesseurs scandinaves, d'Ibsen à Bergman en passant par Strindberg, sonde inlassablement les abîmes du couple et de la famille.

Tout va déraiper parce que la soeur cadette qui, elle, porte sa souffrance en étendard, est bien décidée à faire tomber les masques. Elle veut comprendre. Pourquoi elle se sent si mal, depuis tant d'années. La faute à qui ?

A sa mère, égoïste et bourgeoise ? A son père, qui l'a tant aimée - est-ce qu'il ne l'a pas trop aimée, d'ailleurs, et de manière coupable ? A sa soeur, qui s'est toujours conformée à son rôle de petite fille modèle ? A cette grand-mère à la fois morte et très présente, et dont la folie et le talent planent comme des ombres au-dessus de la table familiale ? Ce qui est très fort, chez Noren, c'est la façon dont il interroge, petite touche après petite touche, les représentations et la mémoire familiale, cette cellule où par définition la vérité est impossible à dire, impossible à trouver vraiment, tant elle est tissée de fantasmes, recomposée en permanence par le théâtre intime des désirs et des manques.

Ce n'est pas un hasard si, dans cette mise en scène, les photos de famille jouent un si grand rôle : ces clichés d'un bonheur arrêté que l'on regarde toujours avec un sentiment étrange, comme s'ils avaient plus capturé notre désir de bonheur que la réalité des jours. On l'avait rarement vu aussi bien joué qu'ici, Lars Noren, avec autant de sensibilité et d'intelligence profonde d'un texte où, comme dans la vie, conscient et inconscient se mêlent en permanence. Pierre Maillet et Mélanie Leray, qui signent la mise en scène, font tous deux partie du Théâtre des Lucioles, un collectif qui, un peu comme les Flamands du tg STAN, avec qui ils ont d'autres points communs, est d'abord un groupe de comédiens qui se sont connus à l'école du Théâtre national de Bretagne, à Rennes, au début des années 1990.

Leur travail sur le jeu et les codes de la représentation, leur fidélité à certains auteurs (Fassbinder, Copi), rencontrent une reconnaissance justifiée, avec des spectacles comme *Eva Peron* (Le Monde du 6 mars), de Copi, mis en scène par Marcial Di Fonzo Bo, ou *Mes jambes, si vous saviez, quelle fumée...*, conçu par Bruno Geslin, qui fut l'une des bonnes surprises du Festival d'automne 2004.

Comme le texte de Noren, la mise en scène de Pierre Maillet et Mélanie Leray procède par microdécalages qui éloignent tout pathos, toute lourdeur, et laissent toute sa place à l'émotion. L'humour féroce de Noren, notamment, qui marque une sérieuse différence avec ses grands ancêtres nordiques, avait rarement été aussi bien senti, aussi bien joué que par ces quatre comédiens plus que remarquables de vérité et d'intensité intérieures : David Jeanne-Cornello (le père), Mélanie Leray (Ann), Catherine Riaux (la mère) et Valérie Schwarcz (Ewa).

A la fin, le père, Henrik, reste seul. Les Lucioles nous plongent dans le noir, seuls avec "La Mémoire et la Mer", la chanson de Léo Ferré, seuls avec nos propres démons, auxquels Lars Noren tend un miroir extrêmement précis. Ce n'est pas douloureux. Juste terriblement émouvant. "Nous nous promenons sur cette planète et nous ne savons rien", avait dit le père, un peu plus tôt.

Eh oui : la famille, cette planète si familière et si incompréhensible, que les "polyphonies émotionnelles" (l'expression est de lui) de Lars Noren explorent avec une justesse et une profondeur inégalées dans le théâtre d'aujourd'hui.

Fabienne Darge.

Ombres Suédoises.

Télérama 15 mars 2006

" Ils crient en naissant et ils crient en mourant ! " Ainsi le poète du Songe décrit-il les hommes à la jeune Agnès. C'est que l'héroïne de ce drame très onirique d'August Strindberg (1849-1912), impétueuse fille du dieu Indra, a souhaité quitter son lumineux empyrée pour comprendre cette " race hargneuse et ingrate qui vit sur terre ; que méprise tant son père. Et pour essayer, aussi, de sauver ceux dont la plainte est devenue le " langage naturel ". Là où le Christ aurait échoué, terrifiant (selon le dramaturge suédois) les pécheurs mêmes qu'il était venu délivrer, une femme pourrait donc réussir...

Insaisissable Strindberg, capable d'épingler de pièce en pièce adolescentes perverses, maîtresses assassines, mères vampires, épouses machiavéliques, puis d'imaginer que la rédemption de l'humanité puisse venir d'une jeune fille. Ambiguïté de la misogynie. Mais cette œuvre si étrange, créée en Suède en 1907, reprise à Paris par Antonin Artaud en 1928, n'en est pas à un paradoxe près. S'y succèdent, dans un climat de cauchemar, courtes scènes d'arrachement et de séparation, d'emprisonnement et de disputes, de visions d'apocalypse et de purs fantasmes. La folie n'est jamais loin de ce royaume scénique où des personnages archétypes - l'officier, l'avocat, le poète, le vitrier, le colleur d'affiches, la concierge, le retraité, l'aveugle... - répètent à l'envi, telles des marionnettes, quelques impasses leitmotivs de nos existences mortifères. Dans une lancinante sarabande, rêve et réalité se mêlent ici jusqu'à se confondre. Et avant d'abandonner les humains pour rejoindre son divin père, Agnès aura enfin compris notre terrienne et mesquine " coexistence dans la souffrance : le plaisir de l'un faisant la douleur de l'autre ". Et combien " la douleur de la jouissance et la jouissance de la douleur " sont chez nous liées.

Du masochisme de Strindberg, on retiendra surtout la bouleversante empathie avec une humanité souffrante. Déchirée entre plaisir et peine, sexe et cérébralité, illusion et réel. Ses créatures " extrêmes " sont mises en scène par Jacques Osinski avec une sobriété qui met savamment en lumière leurs paroxysmes. Sur le plateau réduit à quelques accessoires essentiels, à quelques lumières radicales, les acteurs, rythmés par une bande-son d'une grande pertinence, épurent l'œuvre jusqu'à l'évidence. Si le visionnaire et suicidaire Antonin Artaud a été fasciné par l'œuvre-songe, où toutes les expérimentations semblent permises, Osinski, lui, a adopté le parti inverse. Son spectacle est un exceptionnel moment de rigueur et d'intensité théâtrales.

Diamant et couteau.

Lointain héritier du génie national Strindberg, son compatriote Lars Norén raconte lui aussi des individus souffrants qui n'en finissent pas de se torturer. Mais dans *Automne et hiver* n'est pas encore advenu l'apaisement du Songe ; ce sont plutôt les crises conjugales ou familiales du Strindberg des Créanciers, d'Orage, de Père qu'il faut évoquer. Ici deux filles et leurs parents se retrouvent pour dîner, comme chaque semaine. Et c'est le jeu de massacre. L'interminable règlement de comptes entre la mère castratrice et ses deux rejetonnes vengeresses, entre le couple parental à la dérive, entre le père trop absent et ses filles trop aimantes. De ce huis clos assassin, on rêve au film qu'aurait pu tirer Bergman, autre illustre Suédois (un hasard ?). Mais le spectacle qu'en offrent Pierre Maillet et Mélanie Leray est lui aussi d'une cruauté magnifique. Et sans espoir. Quatre acteurs, autour d'une table, se disent l'indicible, se racontent l'innommable. Jusqu'à l'ivresse du sacrilège familial et social. On ne tue bien que ce que l'on aime, certes. Mais comment s'en sort-on après ? Interprétée entre hyperréalisme et pure névrose par David Jeanne-Cornello, Mélanie Leray, Catherine Riaux, Valérie Schwarcz, la remarquable danse de mort de la Compagnie des Lucioles attaque le spectateur au corps.

Fabienne Pascaud.